

### Apostolat de la Prière

---

Intention générale pour août 1904: *La raison dans la vie chrétienne.*

Les ennemis de la foi ont longtemps prétendu s'attribuer le monopole de la raison, et ils reprochaient aux catholiques de ne point apprécier à sa valeur cette faculté illuminatrice et directrice de notre âme. Or, il suffit d'un peu d'examen pour constater que, de toutes les religions, aucune ne concilie avec plus de sagesse les droits de Dieu et ceux du bon sens.

Nos dogmes renferment assurément des mystères, qui dépassent la portée de notre intelligence, mais voilà dix-neuf siècles et plus que l'on cherche, sans les découvrir, les antinomies réelles entre la raison et la foi. Quant au paganisme, à l'islamisme, même à ce fameux bouddhisme, si fort à la mode chez certains intellectuels — nous ne parlons pas des fétichismes barbares —, ils accueillent toutes les incohérences, toutes les contradictions, toutes les absurdités.

Pour les pratiques du culte et la direction de la vie, même contraste. Chez les adeptes des religions mensongères, on rencontre des observances rigoureuses, mais presque toujours bizarres, ridicules, exagérées, cruelles, dépourvues de but élevé. Si la religion de JÉSUS-CHRIST impose des mortifications, c'est pour soumettre les passions à la règle de la volonté, ou pour unir le chrétien au sacrifice du Rédempteur, ou pour faire profiter les autres hommes de ce dont se privent les plus généreux de leurs frères. Les pénitents païens sont le plus souvent des jongleurs, des spéculateurs ou des déséquilibrés; les ascètes chrétiens sont les modèles et les bienfaiteurs de l'humanité.

Cette concordance parfaite de la foi et de la raison se retrouve dans la vie spirituelle, qui est fondé sur les enseignements de la révélation et sur les exemples de Notre-Seigneur, mais qui ne se sépare jamais de la raison et du bon sens. L'Église a toujours condamné les excès de certains mystiques qui, sous prétexte de suivre les ordres de l'Esprit-Saint, poussaient aux étrangetés dans la conduite ou dans les dévotions. Saint Ignace, dans ses règles pour le choix d'un état de vie, montre très

clairement comment il faut combiner et contrôler, les unes par les autres, les lumières surnaturelles et les lumières naturelles, qui sont, elles aussi, un don de Dieu.

Le rationaliste pousse le culte de la raison jusqu'à nier tout le surnaturel ; le chrétien raisonnable prête l'oreille aux voix intérieures, mais sans négliger le secours des facultés précieuses dont Dieu a orné son âme. Il se soumet à son Créateur, il aime et s'efforce d'imiter son Rédempteur, non point aveuglément et comme une machine, mais avec toutes les saines et fortes énergies de son âme intelligente et libre.

#### PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre par le Cœur immaculé de MARIE les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que les chrétiens offrent à Dieu l'hommage d'une foi éclairée et d'une raison pleine de soumission.

*Résolution apostolique* : Tâcher, dans nos actes, de tenir compte des lumières de la raison, sans négliger celles de la foi.

#### La retraite ecclésiastique

La première retraite du clergé a eu lieu cette semaine. Un très grand nombre de prêtres en ont suivi les exercices.

On attendait beaucoup du prédicateur, le R. P. LeDoré, supérieur général des Eudistes, et l'on n'a pas été déçu.

Il ne nous appartient pas d'apprécier l'éloquence du Révérend Père. Nous pouvons bien dire, toutefois, que sa prédication est saisissante, semée de vues originales et d'aperçus nouveaux, et accuse sa longue expérience du ministère des âmes. En tout cas, nous ne sommes pas surpris que le R. P. LeDoré ait été invité à prêcher des retraites pastorales dans tous les diocèses de France. Et nous regardons comme une bonne fortune l'avantage que nous avons eu de l'entendre.

#### Rome et la France

Comme il était facile de le prévoir, les relations diplomatiques ont cessé entre le Vatican et le gouvernement français,

par le fait de ce dernier. L'ambassade française près le Vatican a été retirée, de même que le Nonce de Paris a été rappelé.

Ainsi que nos lecteurs l'ont appris par les journaux, la cause du conflit est futile du côté de la France. Le Saint-Père ayant jugé à propos d'inviter deux évêques français à se rendre à Rome, le gouvernement a voulu voir là une violation du Concordat. C'était pure querelle d'Allemand ; et le Saint-Siège, persuadé qu'il n'a pas à consulter les pouvoirs politiques pour disposer des questions de discipline ecclésiastique, a maintenu la position qu'il a prise.

La fausse prétention qu'a fait valoir le gouvernement français en cette affaire, de même que la feinte colère qu'il a montrée, il y a deux mois, au sujet d'une phrase d'un document pontifical publié à la suite de la visite de M. Loubet à Rome, tout cela montre que ce gouvernement cherchait à amener une occasion de conflit avec le Saint-Siège, dans le dessein évident de préparer les esprits à une rupture prochaine du Concordat.

Beaucoup d'esprits sérieux ne sont pas fâchés de voir les événements se précipiter, en cette matière. Ils estiment que l'Eglise de France a tout à gagner et peu à perdre dans de telles occurrences. A la façon dont elle résistera à l'ouragan qui s'annonce, on verra quels espoirs de relèvement elle peut encore inspirer.

---

### Eloge funèbre de feu M. l'abbé Charles Trudelle

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DE L'HÔTEL-DIEU DU SACRÉ-  
CŒUR, LE 18 JUILLET, PAR M. L'ABBÉ P.-A.-G. MIVILLE,  
SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE SAINTE-ANNE DE LA POCATIÈRE

*(Suite et fin.)*

(SUPÉRIEUR)

Mais un jour, il lui fallut dire adieu à tout ce qu'il avait aimé jusqu'alors. L'heure des grands sacrifices était arrivée. Elle venait tard, mais Dieu savait combien longue serait cette carrière sacerdotale qui n'était encore qu'à son midi. Un deuil profond venait d'envelopper le collège de Sainte-Anne à peine sorti d'une tourmente financière qui, Dieu aidant, était allée s'éteindre dans un abîme de charité. Monsieur Buteau, un de ces prêtres qui avaient donné au Collège tout ce qu'ils

possédaient de forces, de courage, de travail et de bon exemple, venait de consommer son sacrifice en donnant sa vie au service d'une maison qui n'avait rien fait pour lui. Et il fallait trouver un successeur à ce prêtre dévoué et infatigable. L'archevêque de Québec, Mgr Taschereau, de chère et vénérée mémoire, dont les premiers soins en montant sur le trône archiépiscopal avaient été pour cette institution ébranlée jusque dans ses bases, s'empressa de donner au Collège celui que les directeurs de cette maison réclamaient comme assistant de Mgr Poiré. Et M. Trudelle fut nommé par lettre du 24 janvier 1878.

Dans la vie de celui que nous regrettons, est-il un acte plus beau de dévouement et de sacrifice ? A cinquante-six ans, alors que tout changement devient difficile et souvent funeste à la santé, quitter une des plus belles paroisses du diocèse pour s'en aller, dans une maison étrangère, travailler à une œuvre pleine de difficultés et d'embarras ; laisser son presbytère, où il était le maître absolu, où il pouvait se donner bien des aises, pour aller se faire second dans un collège, qui alors manquait de tant de choses au point de vue du confort, dites-moi, mes chers frères, n'est-ce pas là un dévouement rare, n'est-ce pas là un sacrifice quasi-héroïque ? Et quand je songe que ce sacrifice, M. Trudelle l'a fait pour mon *Alma Mater*, pour le collège de Sainte-Anne, mon cœur sent un besoin pressant de dire bien hautement sa reconnaissance.

Au mois de juillet de la même année, M. Trudelle fut élu supérieur du Collège, et il remplit cette charge pendant les huit années qu'il y passa. Je n'entreprendrai pas de dire tout ce qu'il fit pour le bien de cette maison qui lui devint plus chère de jour en jour, et à la prospérité de laquelle il se dévoua tout entier. Son esprit de travail, d'économie, sa régularité parfaite, sa dignité extérieure en firent un supérieur des plus distingués. Comme nous l'aimions, nous, écoliers de ce temps-là ! Comme nous étions fiers de notre supérieur, alors que, dans nos fêtes, nous le voyions dominer de toute sa belle tête blanche les réunions nombreuses de prêtres qui l'entouraient ! Et cette affection que nous lui prodiguions n'était qu'un retour bien juste pour tout le dévouement et l'amour qu'il donnait à plein cœur au collège de Sainte-Anne et à ses élèves. Il suffit de lire les annales rédigées par lui pendant ces huit années pour être

profondément convaincu que M. Trudelle nous aima sincèrement. C'est Fénelon qui a dit que « les supérieurs sans croix sont stériles pour former des enfants de grâce, et qu'une croix bien soufferte donne bénédiction à tout ce qu'on fait. » M. Trudelle connut les croix, et voilà le secret du bien solide qu'il opéra à Sainte-Anne.

Au mois de juillet 1886, sentant ses forces décliner, M. Trudelle écrit à Son Em. le Card. Taschereau : « Plus je pense au peu de courage et d'énergie que me laissent l'âge et le mauvais état de ma santé, plus je reste convaincu qu'il est temps et nécessaire que je laisse mon poste. Je le ferai à regret, cependant, parce que je vois que cette démarche semble contrarier Votre Eminence, et aussi parce que j'aime à travailler à l'œuvre du collègue de Sainte-Anne qui aura toujours mes sympathies ; mais enfin c'est une nécessité, et j'espère que Votre Eminence consentira volontiers à ce que je prenne le repos dont j'ai besoin. » Le vaillant soldat sollicitait une halte bien méritée. Son Eminence se rendit à son désir, et M. Trudelle alla demander à l'Hôpital-Général le calme et la tranquillité dont il avait besoin. C'est dans cette pieuse retraite, en face de sa paroisse natale tant aimée, qu'il en écrivit l'histoire, et voilà comment il occupe les quelques mois de repos que lui ont valus quarante-un ans de travail opiniâtre et jamais interrompu.

(AUMONIER)

Pour cette âme ardente et généreuse, le repos était en quelque sorte à charge, et quand son supérieur ecclésiastique lui demanda de se faire aumônier de l'Hôpital du Sacré-Cœur, il ne sut pas refuser. *Non recuso laborem*, avait dit autrefois le grand évêque de Tours. Telle fut sa réponse, et M. Trudelle, après avoir été professeur, missionnaire, curé, supérieur d'un collège, devint à soixante-cinq ans aumônier de cette maison qui sera toujours illustre entre toutes par son fondateur, par les adversités sans nombre qui se ruèrent sur elle aux jours sombres que vous connaissez, par les sympathies ardentes et universelles nées de ses propres malheurs. Eh ! bien, ici comme ailleurs, alors comme toujours, M. Trudelle fut l'homme de Dieu, le serviteur et l'imitateur fidèle de son divin Maître. Mettre de la lumière dans l'intelligence humaine, mettre de l'énergie dans la volonté, mettre de la résignation dans le cœur,

il avait fait cela pendant plus de quarante ans. Il était merveilleusement préparé pour ce ministère grand et difficile. Et quand les jours de l'adversité arrivèrent, de quel secours ne fut-il pas à cette communauté, qui le regardait avec raison comme un guide éclairé et un père dévoué. Qui dira sa joie quand, en 1892, toute une nuée de bienfaiteurs vola au secours de cette œuvre qui ne devait pas périr ! La maison, la chère maison était sauvée. Aussi quand l'heure sonna pour lui cinquante ans de sacerdoce, ce fut dans tout le monastère, on s'en souvient, un éclat de fête incomparable, un concert prolongé d'affection et de reconnaissance envers ce bon père qui s'était dépouillé pour sa famille de tout ce qu'il possédait et de tout ce qu'il avait droit de posséder. Mon Dieu ! qu'elle est belle cette pauvreté, quand elle a la charité pour mère !

(MALADE)

Mais M. Trudelle avait encore des biens ; le bon Dieu voulait le dépouillement complet ; et c'est ici que commence la période crucifiante de cette vie qui manquait de ce dernier trait pour ressembler en tout à celle du divin Maître. C'est dans des douleurs effrayantes qu'il perd complètement la vue, et incapable de remplir son ministère, il devient l'un des infirmes de cet Hôtel-Dieu, pour lequel il a dépensé le reste de ses forces. Pendant de nombreuses années encore il vivra, il vivra pour prier, pour s'immoler ; il vivra pour apprendre à mieux mourir. Ah ! cette mort qu'on nomme la cruelle, la traîtresse, comme elle s'approche avec respect de ce prêtre dont tous les jours sont si bien remplis ! Ce n'est qu'à pas bien lents qu'elle fait son œuvre, comme si elle regrettait d'enlever un de ceux dont on a pu dire que « la terre reste pauvre quand ils partent pour le ciel. »

M. Trudelle est mort. Il est mort après avoir dépensé sa longue vie au service de son Dieu, *mihi vivere Christus est* ; et voilà pourquoi aujourd'hui, je l'espère, il peut ajouter : La mort m'est un gain ; la mort m'a délivré de mes infirmités ; elle m'a donné Dieu pour récompense : *et mori lucrum*.

Ah ! cher et vénéré M. Trudelle, avec quel bonheur, emportant avec nous vos restes précieux, nous irions les déposer là-bas au pied de cette montagne de Sainte-Anne que vous avez

aimée, à côté du vaillant Painchaud dont vous fûtes le digne successeur ! Avec quelle vénération, je le sais, votre famille entière se lèverait pour accueillir la dépouille mortelle de celui dont elle a appris à aimer et à bénir le nom ! Avec quelle piété filiale nous irions déposer chaque jour sur votre tombe l'offrande reconnaissante de nos suffrages et de nos prières ! Mais non, vous avez choisi ici-même votre dernière demeure, et vous le deviez. Vous le deviez à ces anges de dévouement et de bonté qui, après avoir si largement bénéficié de votre sage et paternelle direction, ont tenté de vous surpasser en générosité dans leurs soins assidus de toutes les heures, de tous les instants ; vous le deviez à ces pauvres, à ces malades, dont, après avoir été le père aimant et dévoué, vous avez voulu devenir l'humble frère en Jésus crucifié ; vous le deviez à tous les amis de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur qui furent vos amis.

Dormez donc en paix sous la garde du Cœur Sacré de Jésus, sous la protection des anges de ce sanctuaire ; dormez en paix au doux murmure de la psalmodie des vierges du cloître, en attendant les concerts éternels de la sainte cité. Ainsi soit-il.

---

### La franc-maçonnerie et l'observation du dimanche

---

Un des pièges tendus aux catholiques consiste à les attirer loin de l'église, le dimanche, pour les soustraire à Jésus-Christ, à la famille et à eux-mêmes.

A l'appui de cette affirmation, nous donnons l'instruction communiquée, il y a quarante ans, par le grand conseil de la F.:M.: à toutes les Loges du monde :

« Pour éloigner peu à peu et sûrement les catholiques de la fréquentation des églises, vous aurez soin d'inventer des fêtes, de créer des occasions de plaisir que vous fixerez toujours au dimanche.

« Au dimanche également les ventes, foires, concours, qui arracheront les peuples aux « foyers de la superstition » ( c'est-à-dire aux temples du vrai Dieu ).

« Nous ne pouvons supprimer le jour du repos ; déplaçons-le.

« Au lieu du dimanche, prenons le lundi. Succédant aux juifs, les chrétiens ont substitué au sabbat de leurs prédécesseurs le jour qui le suit, c'est-à-dire le dimanche. Nous, à notre tour,

succédant aux chrétiens, nous remplacerons le dimanche par le lundi. Mais, en attendant, laïcisons le dimanche, en l'enlevant à la religion pour le donner à la paresse, au plaisir, à la débâche. »

Voilà bien actuellement le but de la F. M. : « laïciser le dimanche », comme elle dit en son jargon hypocrite. Elle connaît l'influence salutaire des assemblées ecclésiastiques. Elle sait qu'éloigner les hommes de l'église, c'est les éloigner de Dieu, et que la ruine du dimanche entraîne fatalement la ruine de la religion.

(*La Croix*, 17-18 juillet 1904.)

### La vente des biens des Dominicains Une scène lamentable

Notre correspondant d'Amiens nous trace ce tableau suggestif de la vente des biens des Dominicains à Amiens :

Ceux qui sont entrés mardi dans la salle des ventes publiques à Amiens, ont eu le cœur serré en voyant, parmi les objets exposés en vente, des autels, des confessionnaux, des tabernacles, des statues religieuses, des chaises d'église, etc. . . C'était à la vente du mobilier des Dominicains à laquelle faisait procéder le liquidateur Ménage.

On constatait la présence de très peu d'acquéreurs, le commissaire-priseur paraissait lui-même navré de la triste besogne à laquelle il s'adonnait.

Ce n'est pas le produit de cette vente qui arrondira le milliard des congrégations; en effet, un autel d'une valeur de 1200 francs a été adjugé 15 francs; deux tabernacles, valeur respective 200 francs, ont été vendus 13 et 18 francs; six chandeliers d'autel ont été vendus en bloc 21 francs, leur valeur était de 180 à 200 francs, et le reste à l'avenant. . .

(*L'Univers*, 2 juillet.)

### Consécration de l'Autriche à l'Immaculée-Conception

Le 19 juin de la présente année restera une date mémorable dans les annales de la maison de Habsbourg. En ce jour, au milieu des membres de la famille impériale, de toute la cour, des ministres et d'une foule immense, le vieil empereur François-Joseph a renouvelé la consécration de l'Autriche à Marie Immaculée.

C'est le 18 mai 1647 que cette consécration eut lieu pour la première fois, par la bouche de Ferdinand III, et cela en reconnaissance de l'éloignement des dangers courus par l'Autriche pendant la guerre de Trente ans. En 1645, les hordes suédoises du maréchal Tortenson menaçaient la ville de Vienne. Déjà elles s'étaient avancées jusqu'à Krems, et c'en était fait de la catholique Autriche, si rien ne venait entraver leur marche victorieuse. C'est alors que l'empereur fit le vœu solennel de mettre son archiduché sous la protection spéciale de Marie Immaculée, d'ériger une colonne commémorative de ce vœu sur la place de la résidence et de fixer le 8 décembre comme jour destiné à honorer perpétuellement l'Immaculée-Conception dans le pays dont il était le souverain.

Cette colonne, qui était en marbre, fut remplacée en 1667, sur l'ordre de l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, par une colonne de bronze, et donnée par le même empereur au comte Hamilton qui la fit ériger sur la place de Wernstein, en face de son château de Neuenbourg. Le 21 février 1855, pour marquer la joie que l'Autriche prenait à la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, l'empereur se rendit processionnellement avec son épouse et les membres de sa famille à la *Mariensaeule*, ainsi qu'on appelle à Vienne la colonne de Léopold.

Voici les paroles de la consécration qui a été prononcée dans cette cérémonie du 19 juin :

Très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, Nous, ton peuple, nous souvenant de la consécration par laquelle l'empereur Ferdinand III, ici, dans cette église, près de la colonne de ton Immaculée-Conception, t'a choisie, en son nom et au nom de ses successeurs, pour être la protectrice particulière du glorieux archiduché d'Autriche, et a fait vœu de célébrer solennellement une fête en ton honneur, nous renouvelons aujourd'hui, à la face du ciel, en présence de la patrie tout entière et de la ville de Vienne, cette consécration et ce don à ton Cœur maternel immaculé. Prends sous ta protection toute-puissante notre empereur François-Joseph, tous les peuples qui lui sont confiés, cette ville en particulier et nos familles. Sois et demeure le rempart de notre sainte foi catholique ; sois la Protectrice de l'innocence, le Refuge des pécheurs, le Salut des malades. Nous te recommandons notre vie tout entière, nos travaux, nos peines, mais tout spécialement l'heure de notre mort. Daignez agréer cette consécration, nous faire rendre digne d'elle et nous montrer, à notre heure dernière, Jésus le fruit béni de vos entrailles.

(Semaine religieuse de Paris.)

### Le Radium et l'Eucharistie

—o—

Les propriétés du *radium*, écrit M. d'Arsonval, membre de l'Institut, bouleversent nos idées sur les forces et la matière. Le radium dégage constamment de la lumière et de la chaleur, de l'électricité et une matière subtile, impondérable, qu'on peut transvaser et condenser. Il dépense continuellement une quantité d'énergie considérable, en conservant le même état et le même poids. Ce corps, qui semble en contradiction avec les lois jusqu'ici connues de la matière, réalise le mouvement perpétuel dont la conception même paraissait absurde aux savants et aux philosophes. Le radium constitue l'énigme la plus troublante de ce siècle, pourtant si fécond en énigmes.

Est-il permis d'établir une comparaison respectueuse entre ce corps mystérieux, énigmatique, et la sainte hostie ?

Le radium dégage perpétuellement de la lumière, de la chaleur et de l'électricité. Il est, son nom l'indique, le corps radio-actif, rayonnant par lui-même ; il est le rayon devenu matière. De même l'hostie n'est-elle pas pour nos âmes un foyer perpétuel de lumière, de chaleur et d'énergie ? Elle éclaire nos esprits, elle réchauffe nos cœurs, elle électrise nos volontés. Elle contient Celui qu'on a justement appelé le rayon, le rayon fait chair, car le Verbe n'est-il pas le rayon ? Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

Le radium produit un travail et dépense continuellement de l'énergie sans s'épuiser, sans s'appauvrir. Sans s'épuiser, sans s'appauvrir, l'hostie vivifie le monde et accomplit le travail prodigieux de la sanctification des âmes ; toujours elle garde sa vertu et sa force infinies.

Le radium est rarissime, et pour cela il est très cher, incomparablement plus cher que le diamant et le rubis. Un gramme de cette substance coûte actuellement près d'un million, et l'on dit qu'il n'y en a encore que deux dans le monde. L'hostie est commune, parce que Dieu a voulu en faire la fortune de tous. Mais combien vaut-elle ? Une petite hostie ne pèse guère plus d'un gramme, mais sa valeur dépasse infiniment le prix de tous les mondes, de tous les soleils.

L'hostie, par le mystère de la transsubstantiation qu'elle

impose à notre croyance, dépasse et déconcerte nos idées sur les lois de la matière. Aussi la science athée disait : « C'est une absurdité ! » Et, goguenarde et superbe, elle rejetait la présence réelle. La science véritable répondait : « C'est vrai, il y a mystère, mais on ne peut démontrer qu'il y ait contradiction. Nous connaissons si peu les propriétés des corps ! »

Et voici que le radium vient donner raison à la foi. Le radium, lui aussi, bouleverse nos connaissances de la matière et de l'énergie ; et, cependant, on ne peut nier le radium : il est là sous nos yeux, agissant et rayonnant. L'hostie n'est-elle pas, aussi, agissante et rayonnante à tous les regards, prouvant sa nature divine par ses propriétés divines ? Toute intelligence doit donc s'incliner devant elle, l'adorer et s'éclairer de ses indéfectibles rayons.

YAN D'OR.

(Voix de N.-D. de Chartres.)

## VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

JOURNAL DE LA MISSION DE 1815



### CHAPITRE HUITIÈME

(Suite.)

Il était entre 9 et 10 heures du soir, lorsque le *Boxer* remit à la voile par un bon vent, temps serein, lune presque pleine. Avant le jour, il se trouva devant Plattsburgh et y débarqua quelques effets. Il y était encore mouillé lorsque nous nous levâmes avec le soleil. Il dardait en plein sur cette place et nous donna lieu de contempler un endroit devenu célèbre, depuis un an, par la défaite de notre flotille. Il se trouvait un homme à bord, qui avait vu cette action de très près et se plaisait à la retracer. « Voyez cette rivière. C'est celle de Savenac. Là était le fort américain, plus loin les casernes. Ce point est celui où s'arrêtèrent les troupes anglaises. Telle était la position respective des vaisseaux. Ici le *Saratoga*, là la *Confiance*, c'est de cette batterie que partait les boulets, etc. » Encore si l'issue de cette action eût tourné à notre avantage ! Mais il n'est agréable qu'à demi d'apprendre des détails dont la conclusion fut si funeste aux armées britanniques, quelle qu'en ait été la cause, et attira sur le lieutenant-général Sir George Prevost,

commandant en chef des troupes employées dans cette entreprise, un blâme et un procès militaire dont on ne sait encore quel sera le jugement final.

17 septembre. Le débarquement de la veuve Chandonnet avait mis à notre disposition la chambre de derrière du *Boxer*. Elle servit de dortoir à l'évêque de Québec et à l'abbé Matignon, les deux dernières nuits qu'ils passèrent à bord, et fut convertie, ce dimanche, en église, où l'on vaqua aux exercices de piété que la circonstance pouvait permettre. Vers midi, on aperçut un steambot montant au fort Saint-Jean, et un autre, vers 4 heures du soir, pendant que nous étions à terre, au lieu nommé Champlain, où le capitaine Langhan avait encore des effets à déposer et d'où nous ne pûmes partir qu'à nuit tout à fait close, après avoir pris le dîner chez un médecin qui tient auberge en cet endroit.

L'équipage un peu fatigué par la veille de la nuit précédente, et peut-être davantage du *drog* bu dans la journée, était peu disposé à faire route cette seconde nuit. Le capitaine appareilla néanmoins, pressé par les instances de ses impatients passagers ; mais à peine avait-il fait une lieue, qu'il mouilla, sous prétexte de bas-fonds que l'obscurité de la nuit l'empêchait d'apercevoir et sur lesquels il craignait d'échouer, disait-il. Il est vrai que le ciel était couvert et commençait à répandre une pluie qui dura jusqu'au débarquement du lendemain.

18 septembre. Ce fut donc à la pluie que nous passâmes, à 9 heures du matin, le long de l'Isle-aux-Noix, dont les fortifications auraient pu être contemplées avec intérêt, dans un temps serein. Le vent debout força de louvoyer dans un chenal fort étroit, et où un bâtiment de la grandeur du *Boxer* ne pouvait virer que difficilement, ni faire que de très courtes bordées. Enfin, entre onze heures et midi, nous accostâmes un quai du fort Saint-Jean, ou plutôt de la ville nommée Dorchester, qui lui est contiguë, heureux de pouvoir mettre pied sur la terre du Canada, toute nouvelle pour le Dr Matignon, et qui n'avait été foulée par l'évêque de Québec, ni par ses autres compagnons, depuis le 11 juin, jour où ils avaient laissé le Cap-Chat. Il est vrai qu'après s'être promené dans les rues sablonneuses de Burlington et sur les beaux parapets de New-York et de Boston, il n'était pas fort agréable de débarquer dans la

fange jusqu'à la cheville du pied, comme il fallut faire à Dorchester, ni louver pour ne pas mettre le pied dans des pas plus profonds qui auraient englouti les souliers et peut-être les bottes ; mais on endure dans sa patrie, après quelque temps d'absence, des incommodités contre lesquelles on crierait beaucoup, si on les rencontrait en pays étranger.

18 septembre. Le premier soin fut de demander à déjeuner dans l'auberge la plus voisine. Il était temps de s'en occuper. Le prélat était absolument à jeun. Les autres avaient mangé, sans pain, sans viande, sans lait, sans thé, sans sucre — il ne restait plus rien de tout cela à bord du *Boxer*, — quelques patates bouillies dans l'eau. Aussi firent-ils honneur au déjeuner, ou, si l'on veut, au dîner que leur servait l'aubergiste Rouleau, Canadien chez lequel ils avaient été adressés.

Un stage avait été retenu pour le voyage de Laprairie, dont on faisait le chemin beaucoup plus mauvais qu'il n'était réellement. Après avoir payé au capitaine Langhan 30 piastres qu'il exigea pour les 50 lieues que nous avions faites à bord du *Boxer*, ce qui faisait 6 piastres par tête, y compris Lonisonet, nous montâmes dans le stage, vers deux heures après midi, étant convenu avec le propriétaire de lui donner 12 piastres, à condition que la voiture serait pour nous seuls. Il y introduisit néanmoins un autre voyageur qui paya aussi, et nous n'en donnâmes pas moins nos 12 piastres. Voilà comment sont écorchés les pauvres voyageurs. Mais tout est bon, tout s'adoucit, lorsque l'on approche du terme. Il n'était que 5 heures, lorsque les pèlerins arrivèrent à Laprairie, dont le curé, M. Boucher, prévenu par une lettre de Boston, attendait son évêque depuis deux jours. Son accueil, sa gaieté, son hospitalité auraient suffi pour le dédommager de toutes les fatigues et ennuis du voyage. Ce fut chez lui que l'on sedépouilla de l'accoutrement séculier pour y reprendre l'habit ecclésiastique, rarement porté depuis l'arrivée de l'évêque de Québec à Halifax, le 14 juillet.

19 septembre. Le lendemain, après les messes dites, on se hâta de traverser à Montréal. C'était le mardi. L'évêque de Québec y avait affaire pour quelques heures. On eut le plaisir d'y voir quelques curés, nul n'ayant été prévenu du temps précis de son retour. Il en repartit, le jeudi matin, par Longueuil, conduisant toujours avec lui le Dr Matignon qui désirait visi-

ter Québec. (1) On coucha, ce jour-là, chez le curé de Verchères ; le lendemain chez celui de Saint-Michel d'Yamaska. Une forte pluie, accompagnée d'un vent de nord-est extraordinaire, rendit le voyage de Saint-Michel à la Baie-du-Febvre, qui eut lieu le samedi matin, extrêmement désagréable. Ce fut bien pire l'après-midi, de là à Nicolet ; le vent avait doublé ; la pluie pénétrait tout ; les chevaux ne consentaient qu'avec peine à marcher. Des arbres renversés, des bâtiments découverts, des clôtures abattues, des maisons inondées, un steamboat, remontant de Québec, jeté sur la batture de la rivière Nicolet : telle fut une partie des effets de cette terrible tempête, qui fit bien d'autres ravages sur les côtes maritimes de la Nouvelle-Angleterre. Heureux alors qui n'est pas obligé de tenir la mer ! Cet ouragan pouvait engloutir des vaisseaux, sans qu'on eût lieu d'en être étonné, tant il était furieux.

24, 25, 26 septembre. L'évêque passa le dimanche et le lundi à Nicolet, où les détails temporels et spirituels du Séminaire du lieu auraient même exigé une plus longue résidence. Le mardi il traversa aux Trois-Rivières, où l'abbé Boucherville, demeuré en arrière pour voir sa famille, aborda le mercredi, dans un steamboat où il avait un ordre de retenir des places pour l'évêque et pour MM. Matignon et Gauvreau, auxquels se joignit le P. Ciquard qui avait exprimé le désir de voir encore une fois Québec, avant de quitter la mission abénaquise de Saint-François du Lac, pour aller prendre la place après laquelle il soupirait depuis 32 ans celle d'agrégué au Séminaire de Montréal, qu'il vient enfin d'obtenir.

27, 28 septembre. Il était environ trois heures après midi, lorsque le steamboat prit ses nouveaux passagers à son bord.

---

(1) Ce vénérable ecclésiastique, après avoir passé plusieurs jours à Québec, s'arrêta à Burlington, pour donner une mission aux catholiques, et il était de retour à Boston avant le 30 octobre de la même année 1815. Il revint en Canada en 1817, et mourut à Boston le 19 septembre 1818. Avec l'abbé Thayer, il fut le fondateur et l'insigne bienfaiteur des Ursulines de Boston. Lire l'intéressant chapitre XVIII des *Ursulines des Trois-Rivières*. Quant à Mgr Cheverus, qui, comme l'abbé Matignon, correspondait régulièrement avec Mgr Plessis, il vint lui aussi trois fois au Canada, en 1820, 1821 et 1822. L'évêque de Québec était malheureusement absent, pas encore de retour d'Europe, en 1820, et, en 1821, en visite épiscopale dans la Baie des Chaleurs ; mais en 1822, les deux prélats purent se rencontrer à Québec. On trouvera à l'Appendice quelques lettres de lui et de l'abbé Matignon.

Il les déposa, le lendemain jeudi, à 11 heures du matin, auprès d'un quai de la basse-ville de Québec, où ils arrivèrent sans être attendus, nonobstant un avis donné par lettre de Montréal, dès le jeudi précédent mais qui n'avait pu être remise à son adresse grâce à la mauvaise administration du département de la poste.

L'évêque de Québec ne voulut entrer dans aucune maison avant de remercier Dieu, par un *Te Deum* recité à la cathédrale, d'avoir bien voulu le préserver, lui et ceux qui l'avaient accompagné, des dangers inséparables d'un voyage de quatre mois révolus. Heureux si les fatigues, si les malaises, si quelques infirmités additionnelles contractées dans cette pénible tournée, ont pu être compensés par des fruits spirituels en faveur des diocésains et des étrangers, et si la semence de la parole de Dieu, jetée en tant de lieux différents, peut, avec la grâce divine, germer par la suite dans les âmes où l'on s'est efforcé de la répandre. *Ego plantavi... Deus autem incrementum dedit.*

FIN.

#### Bibliographie

— On nous dit du bien de la composition *O Sancta Anna*, dont les mots sont tirés du commun des Vierges, et dont la musique est du Frère Sixtus-Joseph. Pour bien des raisons, nous nous abstenons d'apprécier davantage ce morceau de chant, qu'il est si facile de se procurer chez nos libraires et nos marchands de musique, qui tiennent d'ailleurs en dépôt toutes les compositions du Frère Sixtus (fixé maintenant à Ottawa).

— *Les Jubilés et les églises et chapelles de la ville et de la banlieue de Québec, 1608-1901*, par Joseph Trudelle, de la Bibliothèque de la Législature de Québec. Volume 2°. Québec. 1904.

Ce volume de 428 pages in-8° contient une multitude de faits historiques, de dates intéressantes, de portraits de personnages divers et de monuments, le tout généralement relatif à l'histoire de Québec. M. Trudelle a donc à nos yeux le très grand mérite d'être un chercheur obstiné et heureux.

Tout ce qui manque dans cette immense collection, c'est un fil conducteur pour s'y reconnaître facilement et rapidement. Mais voilà que justement l'auteur annonce, pour la fin de son 3° et dernier volume, un index général qui permettra de s'y reconnaître dans ce qui, en attendant, peut sembler un labyrinthe d'accès peu facile. Faisons-lui donc crédit d'un an ou deux encore.